

Ballerine

Francine Brunet

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet, F. (2015). Ballerine. *Moebius*, (145), 113–116.

FRANCINE BRUNET

Ballerine

Cinq, six, sept, huit... Lever la jambe, tenir, tenir, plier, tirer, fermer. On reprend... J'ai chaud, Dieu que j'ai chaud. Il faut que je pense à mon dos, le tendre comme une corde, rouler un peu les épaules, les relaxer, tenir la nuque, l'alignement de mon pied. Voilà. Finir la séquence, la reprendre, plus haute, plus longue, mes muscles font si mal, mais je dois tenir, tenir. J'en suis capable. Comme à l'audition. Quand j'y pense, un éclair de bonheur me traverse la poitrine. J'ai un regain d'énergie.

Je me revois dans le studio immense, magnifique. On est quatre-vingts dans la classe. J'ai le numéro soixante-trois épinglé sur le devant de mon maillot. Le professeur montre une série d'exercices que nous devons répéter. Le pianiste exécute les premières mesures. Les juges sont assis derrière une longue table. Ils se passent des papiers, pointent quelqu'un, chuchotent. La vitesse des mouvements augmente, les pirouettes sont doubles ou triples, la hauteur des sauts est exigeante. Battements de côté, jambes en ouverture. Un, deux, trois... Quatre séries de huit temps. Devant l'évidence de leur incompétence, certains abandonnent en quittant la salle. J'ai un pincement au cœur de les voir partir. Je serai peut-être la prochaine à m'éclipser. Niveau trop élevé. Pas le même entraînement que les autres. Je suis une danseuse de région, la première étoile de l'école de ballet de ma petite ville. Les solos du spectacle de fin d'année sont pour moi. Les reportages dans l'hebdo, encore pour moi. La photo sur l'affiche, moi. J'ai archivé dans ma mémoire les chorégraphies de toute la représentation annuelle de l'école. Mes professeurs sont mes premiers fans. Je fais Giselle, Juliette et la Belle au

bois dormant. Mais pas ici. Ici, c'est la métropole où je suis en train de perdre mes certitudes et mon bel aplomb. Mon panache perd de son lustre dans cette classe. Mon pied pointé est raisonnablement arqué, pas recourbé. Mes développés sont en ligne avec le ventre, pas avec la tête. Mes ports de bras sont conformes, pas lyriques.

Je ne sais plus d'où m'est venu cette volonté. Je me suis accrochée comme une désespérée, en mode survie, possédée par une détermination étrange. J'ai levé ma jambe, et les bras en croix, je me suis offerte à l'univers, le plexus ouvert, le haut du corps habité par une force terrible. Les juges de l'École nationale devaient choisir dix danseurs, dix élus, dix glorieux pour la rentrée d'automne dans le sanctuaire des sanctuaires. J'ai attendu le résultat, essouffée comme les autres sur un banc de bois. Lessivée, luisante de sueur, les narines écartées. J'ai été appelée la huitième.

Depuis le triomphe de l'audition, je reste étonnée de ma fougue de battante aux pieds plats. Cinq, six, sept, huit. Lever la jambe, tenir, tenir, plier, tirer, fermer. On reprend... J'ai chaud, Dieu que j'ai chaud. Il faut que je pense à mon dos, le tendre comme une corde, rouler un peu les épaules, les relaxer, tenir la nuque, l'alignement de mon pied. Je dois tenir, tenir. Je m'acharne et recommence. Il faut toujours recommencer. Ouvrir la hanche vers l'extérieur, fléchir le pied, extension, trois, quatre... Reprendre l'exercice avec des grimaces de douleur qui parfois accompagnent la vitesse des petits battements... cinq, six... Finir la séquence, la répéter, l'extension plus haute, plus longue, mes muscles me font si mal. Doubler le rythme, plus vite, plus raide. On est tous très concentrés, enfoncés dans notre application à corriger la posture, repousser les limites, reproduire le même enchaînement de mouvements comme un chapelet muet qu'on ânonne avec les parties du corps, à coups de bras, à coups de jambe. L'assistante s'approche et pousse sur ma cuisse. Je résiste comme il faut, je compte comme il se doit, je me place dans le bon axe, je contrôle mon équilibre. Pas comme lui, là-bas. Il a beau tendre la jambe, le mouvement lui échappe. L'extension est inachevée. Il s'arrête, perd le rythme, et du même coup l'équilibre, qu'il rattrape de justesse. Il faut serrer les abdos, comprimer les muscles

intercostaux. Il le fait et réussit. Un grand sourire aux lèvres, il quémante des yeux l'approbation de l'assistante, qui lui rend son sourire.

Sans relâche, la mécanique se place, les articulations s'emboîtent, les tendons s'étirent, les muscles se gonflent. Le moindre progrès dans la hauteur, la longueur, le soutenu, la résistance, l'équilibre, est souligné avec emphase. L'émulation que je redoutais est plus douce que je l'anticipais. Les uns encouragent les autres. Changement de position, plier, tirer, pied en flexion, pied pointé. Tenir, tenir encore... L'inconfort d'une posture est souligné par des lèvres pincées, des plissements de front, de grises mines. J'ai même vu pleurer. La série des huit battements soutenus, à refaire, à redresser, à améliorer me met en nage. La douleur est une partenaire indomptable, qui donne peu de répit dans les étirements. Elle m'a déjà agrippé le corps avec des crocs acérés et aplati les poumons de toute sa pesanteur. Mais cela me conduira peut-être vers une fluidité plus aérienne dans mon port de bras, vers une légèreté plus éthérée dans mes sauts. Je deviendrai sylphide.

Une vapeur m'entoure, l'atmosphère est humide. Une cassure dans ma vigueur, je suis fatiguée. Mon entrain s'affaiblit. J'essaie de me rapatrier, mais ma concentration glisse dans mon dos avec les coulées de sueur. Je remonte et refais surface.

Là-bas au fond, lui encore, une hésitation dans son balancé accroche mon œil. Faut-il ralentir? Je n'ai pas entendu. Un changement de cadence? Pourquoi la flexion du genou que je vois en face de moi est-elle suspendue dans le vide? Tenir l'équilibre? Le tempo saute des coches. Mais que veut l'assistante au juste? Il faut déplier? Maintenant? Elle reste là et se tortille à mes côtés. Elle ne dit rien. Elle considère avec des yeux ronds de colère un homme qui m'observe froidement. Je tire le bras de l'assistante et j'insiste. Je veux son attention tout de suite.

« Qu'est-ce qu'il a dit? Hein?! Mais qu'est-ce qu'il a dit? »

Le physiothérapeute fixe toujours son regard sur moi.

« Je disais qu'il ne faudrait peut-être pas que tu t'imagines redanser un jour. Pas avec l'état de ton fémur. »

J'ai les joues rouges comme si on m'avait giflée aller-retour. J'ai une peur bleue de la folie et il me la sert sur un plateau en forme de fémur brisé, rafistolé avec un collet de lavabo. Je veux que le physio cesse immédiatement de me regarder. J'exige que tout le monde retourne à ses exercices : cinq, six, sept, huit ! Lever la jambe, tenir, tenir, plier, tirer, fermer. On reprend... J'ai chaud, Dieu que j'ai chaud. Je vais exploser. Du feu me pique le front et des flammes m'embrasent la gorge. Je perçois le tumulte de l'eau du bassin orthopédique pour la rotule fracturée de chose, le sifflement des cordes tendues pour les poids de l'épaule luxée de machin, le crépitement de la glace brassée par la déchirure ligamentaire de truc.

J'ai sorti ma jambe du sac compresseur. La technicienne m'a soutenue et apporté mes béquilles. Je me dirige vers la sortie. Elle tourne la poignée et maintient la porte ouverte « Je suis désolée... Ce n'est pas comme ça que je te l'aurais annoncé... » Ces mots jaillissent de sa bouche comme des flammes. Les braises de ma gorge brûlent mes yeux. Je n'y vois plus rien. Dehors, je reste sur place, immobile. Je serre très fort les poignées de mes béquilles. Je tomberai, sans atterrir jamais. Je suis la top, je suis la diva, je suis la plus seule de la terre. Je déplace mon poids sur ma jambe valide et soulève lentement la béquille. En avant, en arrière, en avant, arabesque.